



MARIE-BERNADETTE  
**DUPUY**

LARA

\*

La ronde des soupçons

LES ÉDITIONS JCL 

LARA

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Lara / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Ronde des soupçons

Identifiants : Canadiana 20200082264 | ISBN 9782898041051 (vol. 1)

Classification : LCC PQ2664.U693 L37 2020 | CDD 843/.914—dc23

Lara

© Calmann-Lévy, 2020

© Les éditions JCL, 2020 (pour la présente édition)

Images de la couverture :

R. Donar, Shutterstock ;

Colobus Yeti, iStockphoto ;

Xload, Depositphotos

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

*Distribution nationale*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE  
DUPUY

LARA



La ronde des soupçons

LES ÉDITIONS JCL 



## Prologue

### Soir de brume

*Morbihan, bois d'Erdeven, mercredi 9 novembre 1927*

Le sous-bois était silencieux, baigné d'une brume bleuâtre qui stagnait au-dessus du sol tapissé de feuilles mortes. La pleine lune, dissimulée derrière un voile de nuages, jetait sur la cime des arbres une étrange luminosité.

Brusquement un cri rauque s'éleva, surgit on ne sait d'où, qui mit en fuite une chouette dont le battement d'ailes précéda une autre plainte insolite, en ce lieu, à cette heure-ci du soir. Les pleurs d'un bébé firent écho au cri, au ululement inquiet de l'oiseau de nuit.

Une forme grise se faufila entre les troncs d'arbres, parmi le fouillis des fougères fanées. Il s'agissait peut-être d'un grand chien, les oreilles droites, le poil épais. La bête s'immobilisa à prudente distance du dolmen de Mané-Croc'h, qui avait servi de sépulture aux hommes des temps anciens.

Les lourdes pierres dressées, alignées sur environ sept mètres, supportaient trois dalles de granit. Les vagissements s'élevaient de cette masse rocheuse, assemblée des siècles auparavant.

Des pas plus pesants que ceux de l'animal se rapprochaient. Un chat sauvage observa, depuis la branche d'un chêne, une silhouette indistincte, vêtue d'une pèlerine à capuche, de bottes en caoutchouc. Une femme, un homme, aucun témoin s'il s'en était trouvé un n'aurait pu le déterminer.

La grande bête grise détala dès que l'humain aux allures de maraudeur se pencha pour regarder à l'intérieur du dolmen. L'enfant avait été déposé là, enveloppé d'un châle en laine, à l'abri de la brume perlée d'humidité, du vent froid de l'automne.

Il poussa une petite plainte de surprise quand on le souleva d'un geste habile et qu'il se retrouva niché dans l'arrondi d'un bras charitable.

Un léger mouvement, celui d'une tentative maladroite pour le bercer, acheva de le réconforter. Il se mit à sucer son minuscule poing fermé, peut-être dans l'attente d'une providentielle tétée.

— Là, là, lui murmura-t-on.

Une soudaine bourrasque chassa les nuages. La lune dispensa sa clarté fantomatique, sans parvenir à dissiper la brume de plus en plus dense. Les grosses pierres du dolmen de Mané-Croc'h semblaient moins imposantes, comme prêtes à disparaître à jamais de la clairière où on les avait érigées jadis.

Le mystérieux personnage s'éloigna cependant d'un pas décidé, son précieux fardeau serré contre le tissu rêche de sa pèlerine. Ce fut de nouveau le plus profond silence dans les sous-bois de la commune d'Erdeven, située près des côtes du Morbihan, où l'océan venait souvent déchaîner sa fureur.

DIX-NEUF ANS PLUS TARD



## Une macabre découverte

*Pointe de Kerpenhir, mardi 10 septembre 1946*

Lara Fleury étudiait attentivement la jeune fille qui gisait sur les rochers, presque à ses pieds. Plus elle la regardait, plus elle éprouvait une troublante sensation de familiarité, devant son corps mince et musclé, ses traits harmonieux, ses longs cheveux noirs. Mais elle s'étonnait de voir du sang sur le bloc de pierre qui tenait lieu de repose-tête à la belle endormie.

« Qu'elle est pâle, songeait-elle. Son corsage est déchiré, et elle a perdu une chaussure. »

Des vagues se brisaient sur la grève sablonneuse. La marée montait. Leur flux écumeux glissait parfois jusqu'au corps féminin inanimé, au grand désarroi de Lara. Une intense pitié lui vint, envers cette inconnue qui présentait toute l'apparence d'une morte.

Elle se demanda soudain pourquoi ce visage livide lui évoquait un souvenir confus. En quelques secondes, la vérité s'imposa.

« C'est moi, je ne m'étais jamais vue ainsi, pourtant, oui, c'est moi. »

L'étroit miroir suspendu à côté de l'évier, entre le calendrier des postes 1946 et un crucifix, lui renvoyait chaque matin le reflet de ce même visage. Saisie d'un terrible vertige, Lara ferma les yeux. Elle eut la sensation fugace de perdre une bienfaisante légèreté en réintégrant sa

propre enveloppe charnelle. Une douleur aiguë lui vrilla l'arrière du crâne, une autre brûla sa poitrine.

«J'ai mal, tellement mal, pensa-t-elle, avant de sombrer, comme attirée au fond d'un gouffre effrayant. Mon Dieu, je suis perdue.»

Après avoir traversé des ténèbres oppressantes, Lara aperçut un cercle lumineux, au bout d'une sorte de tunnel. De toute son âme, elle aspira à l'atteindre. C'était une merveilleuse lumière, très blanche mais irisée de nuances dorées. Là-bas, sûrement, elle ne souffrirait plus, elle serait à jamais en sécurité.

Un instant, la pensée de sa mère, de sa sœur, la fit hésiter. Que deviendraient-elles sans son aide, elle qui luttait depuis de longs mois pour leur subsistance ?

«Tant pis, se dit-elle, je ne peux pas résister, je me sens si bien, maintenant.»

Lara se retrouva au seuil de la magnifique clarté. On l'attendait. Elle reconnut sa grand-mère, la douce Henriette, qui avait mis au monde Louis, son père disparu.

— Mamie, tu es là !

La jeune fille avait cru crier, pourtant aucun son n'était sorti de sa bouche entrouverte. Henriette Fleury lui tendait les bras, avec son bon sourire attendri.

— N'aie pas peur, Lara !

Ces mots avaient résonné dans son esprit, mais elle en était certaine, quelqu'un d'autre que son aïeule les avait prononcés. Lara vit tout à coup un vieil homme, coiffé du traditionnel chapeau rond des Bretons. Il arborait une moustache et une barbe grise. Ses yeux d'un bleu intense la fixaient gentiment. Il lui fit signe d'avancer encore.

«Je l'ai vu sur une photographie, pensa Lara. C'est mon arrière-grand-père, Loïc Guillemot ! »

Sans chercher à comprendre ce qui se passait, elle céda à l'envie de rejoindre les deux vieillards. Elle se souvenait des gestes affectueux d'Henriette, l'épouse de Pierre Fleury, venus tous deux de leur Touraine natale s'établir dans le Morbihan, alors qu'ils étaient jeunes mariés.

Quant à Loïc Guillemot, sa mère lui en parlait souvent, en l'appelant « tad-kohz<sup>1</sup> », et en vantant ses qualités de marin-pêcheur.

Lara s'abandonna. Son cœur s'apaisait déjà, ce cœur où se cachait un lourd secret d'amour.

— Pardon, Olivier, je suis désolée, articula-t-elle du bout des lèvres. Je te dis adieu.

Elle doutait un peu de l'existence d'Olivier, celui dont les baisers l'avaient grisée, dont les mains caressantes s'égarèrent sur ses seins, entre ses cuisses... Ils avaient partagé la joie délirante du plaisir, unis comme un seul être, une seule âme.

Tout ceci s'achevait, balayé par le vent âpre de l'océan que Lara ne sentait même plus. Elle voulut répondre au sourire de sa grand-mère, quand une femme s'interposa. On ne distinguait pas son visage, voilé par une étrange brume rouge, mais les lignes du corps, la taille fine, la poitrine arrogante trahissaient son sexe.

— Tu ne dois pas partir, disait-elle d'une voix nette. Il faut vivre, entends-tu. On a besoin de toi, oui, de toi.

La fantasque apparition continua à parler, d'un ton grave qui renforçait chacun de ses mots. Lara écoutait, prise de vertige, ne sachant plus que faire. Puis un cri lui échappa, pareil à un râle d'agonie.

*Bois d'Erdeven, même jour, dans l'après-midi*

Tiphaine Jouannic et John Russel s'étaient baignés à marée haute, maintenant ils se promenaient, étroitement enlacés, sous le couvert des arbres. Ils avaient quitté la plage main dans la main, sans vraiment se soucier d'être vus ensemble.

---

1. Équivalent de papi en breton

— Tu es une coquine, toi, nota l'Américain en se penchant vers sa compagne d'escapade. On aurait pu te voir avec moi.

Le soldat s'exprimait dans un français correct, acquis pendant les deux ans où il avait séjourné dans une base proche de Vannes.

— Personne ne m'aurait reconnue, par ici, protesta Tiphaine en riant. Les parents sont loin, à une heure en bus, je n'ai pas de souci à me faire. Et ce soir, tu me ramènes dans ta jeep! Alors vive la liberté!

Elle l'obligea à s'arrêter et l'embrassa, en se hissant un peu sur la pointe des pieds. Il la serra très fort, en proie au désir. Leurs jeux dans les vagues, ponctués d'étreintes et de baisers, l'avaient excité au plus haut point.

— Tu étais belle, en maillot, chuchota-t-il à son oreille. Tu l'as gardé sous ta robe, n'est-ce pas? Le tissu est mouillé.

Très sensuelle, Tiphaine ferma ses yeux noisette. Elle revoyait John en short, torse nu, sa peau hâlée, son sourire de vedette de cinéma.

Avant de le rencontrer, elle économisait le moindre sou pour s'acheter des revues où figuraient les portraits des acteurs en vogue, qu'elle découpait et accrochait au-dessus de son lit. Gary Cooper, Henry Fonda, Clark Gable, hantaient ses rêves.

— Tu as raison, dit-elle, le souffle court. Je ferais mieux de me changer, j'ai ma culotte et mon soutien-gorge dans mon sac.

D'un geste puéril, elle fit tournoyer un cabas en toile rayée, tout en provoquant John d'un regard lascif. Ses cheveux châtain clair, bouclés, coupés à hauteur des épaules, captèrent l'éclat du soleil, à la faveur d'un rayon qui perçait le feuillage d'un gros chêne.

Ils s'embrassèrent de nouveau. John parcourait à pleines mains les formes rondes de Tiphaine. La première fois où il l'avait allongée sur le sable froid, à l'abri d'un blockhaus, elle était vierge. Depuis, il prenait son plaisir et lui en donnait.

— Viens, on va trouver un coin tranquille, marmonna-t-il d'une voix enrouée.

Elle approuva en silence, éperdue de bonheur. Elle l'aimait de tout son jeune cœur crédule. Il l'entraîna à l'écart de la clairière, en direction d'un amas de grosses pierres.

— Dis, tu devrais bientôt faire ta demande, hasarda Tiphaine sans réelle conviction. Si par malheur tu embarquais plus tôt que prévu.

— Ne t'inquiète pas, poupée, on a le temps.

— Et tu es sûr que je pourrai te suivre, si on est mariés ?

— Oui, il n'y aura pas de problème, affirma-t-il, gêné par cet interrogatoire qui se répétait au fil de leurs rendez-vous. Chérie, nous en parlerons plus tard.

Tiphaine était confiante. Après lui avoir offert des chewing-gums, des cigarettes, John la comblait de promesses. Elle cessa de se poser des questions. Il s'immobilisa à quelques mètres du dolmen de Mané-Bras et lui fit enlever sa robe.

— Il ne faut pas la salir, susurra-t-il.

Vite, il la reprit dans ses bras, en ayant soin de plaquer son sexe durci contre elle.

— Je t'aime, chérie, lâcha-t-il par habitude. Si on se glissait à l'abri des rochers ? Quelqu'un peut nous voir si on reste là. Je veux que tu sois toute nue.

John Russel la mordilla au creux du cou. Il se moquait un peu des caresses, pressé de toucher au but, en l'occurrence se repaître de sa chair blanche, la posséder à grands coups de reins pour savourer égoïstement sa propre jouissance.

— J'ai failli mourir le jour du débarquement, expliquait-il à ses camarades de la base américaine, lorsqu'il avait abusé du whisky. J'estime avoir tous les droits dans ce pays.

Au fond, Tiphaine pensait la même chose. John appartenait à la masse glorieuse de leurs sauveurs, ceux qui

avaient traversé l'océan pour libérer la France. Il était son héros.

Elle se faufila la première dans le dolmen, et le soldat apprécia la vision charmante de ses fesses rondes, moulées par le coton bleu foncé du maillot de bain. Mais leur insouciance fut de courte durée. Tiphaine poussa un cri de terreur, auquel fit écho une exclamation de son amant.

— *My God!* jeta-t-il dans sa langue natale.

Une jeune femme gisait sous l'assemblage millénaire de granit sombre. Son corps, revêtu d'une tunique blanche, était d'une pâleur cadavérique. On lui avait tranché le cou, comme en attestait la flaque de sang qui maculait la terre desséchée.

— Seigneur, elle a été égorgée! s'affola Tiphaine. John, il faut prévenir la police.

— Oui, je sais. Ne touche à rien, surtout!

— Comme si j'en avais l'idée, gémit-elle. Tu dois vite aller à la gendarmerie d'Erdeven. Moi, j'ai promis de rentrer avant le dîner. Je préfère prendre le bus pour Auray, il passe dans moins d'une heure près de la plage. Si je t'accompagne, je serai obligée de faire une déposition. Mes parents sauront que je leur ai menti.

— OK, on fait comme ça, concéda-t-il. Je raconterai que je me baladais, en « touriste »!

Ils s'étaient écartés du dolmen, cependant ils ne pouvaient pas s'empêcher de jeter des coups d'œil vers le couloir sombre où était étendu le cadavre. Tiphaine remit sa robe, en lissa les plis d'un geste nerveux.

— Partons d'ici, je t'en prie, John. C'est affreux. Et si l'assassin rôdait encore dans le coin?

L'Américain scruta les environs d'un air méfiant. Il alluma une cigarette, la tendit à Tiphaine, puis il en alluma une deuxième pour lui.

— N'aie pas peur, ça a dû arriver pendant la nuit, dit-il d'un ton catégorique. On ne te fera pas de mal tant que je suis avec toi.

Elle lui dédia un regard vibrant d'adoration. Il la prit par la taille et l'entraîna vers l'orée du bois.

— Notre journée est gâchée, se plaignit-elle. Nous n'avons pas pu..., enfin tu me comprends?

— Comment tu peux penser à ça? lui reprocha-t-il, les mâchoires crispées, les traits durcis.

Tiphaine marmonna une vague excuse. Elle se sentait prête à pleurer, à la perspective de l'avoir contrarié. John lui semblait le plus bel homme de la terre, grand, athlétique. Il avait les cheveux très courts, d'un blond pâle et de sublimes yeux bleus.

— Je suis désolée, plaida-t-elle tout bas. C'est horrible, une chose pareille. En plus, le criminel a caché le corps dans un dolmen, je me demande pourquoi.

Le soldat John Russel haussa ses larges épaules, sans daigner répondre. Il marchait à longues enjambées, en direction du chemin où il avait garé la jeep qu'il empruntait souvent. Tiphaine, obsédée par l'image de la morte, avançait d'un pas moins rapide.

— *Damned!* murmura soudain son amant.

Deux gendarmes tournaient autour du véhicule de l'armée américaine. Ils aperçurent les jeunes gens et l'un d'eux leur fit signe.

— Je suis fichue, se lamenta Tiphaine. Qu'est-ce qu'ils font là?

John demeura silencieux jusqu'au moment où il se présenta aux gendarmes.

— Major Russel, et voici Mlle Jouannic. Nous nous rendions justement en ville, messieurs. Vous nous faites gagner du temps.

— Pourquoi donc? interrogea sèchement le plus gradé.

— Nous avons trouvé une femme, la gorge tranchée, là-bas, précisa John en indiquant le bois. Son corps était caché dans un dolmen.

— Lequel? Celui de Mané-Bras ou celui de Mané-Croc'h?

— Je l'ignore, on se promenait par ici, ma fiancée me faisait visiter la région, décréta froidement le soldat.

Un soupir de satisfaction échappa à Tiphaine, heureuse de s'entendre dénommer ainsi. Elle en oublia son retour compromis à Sainte-Anne-d'Auray.

« J'inventerai une explication, se dit-elle. Et peut-être que je ne serai pas trop en retard, si John me raccompagne en voiture. »

Les gendarmes discutèrent à voix basse. Ils demandèrent ensuite au major Russel de les guider vers le lieu du crime.

— Est-ce que je peux attendre ici ? s'enquit Tiphaine. Je n'ai pas envie d'y retourner.

— Non, mademoiselle, vous venez aussi, rétorqua le gradé, la main sur son arme de service.

### *Dolmen de Mané-Bras, deux heures plus tard*

Tiphaine se tenait à l'écart, observant les allées et venues des gendarmes qui avaient été rejoints par la brigade d'Auray. John, lui, faisait les cent pas, en fumant cigarette sur cigarette.

Le cadavre de la jeune femme reposait sur une civière. On allait l'emporter à la morgue de Vannes, la préfecture du département. Plusieurs policiers avaient foulé le sol sablonneux autour du dolmen, qui avait été inspecté sommairement.

— On n'a jamais vu ça dans le pays, constata un homme d'une cinquantaine d'années, attiré là par l'arrivée des deux fourgons de la gendarmerie et de l'ambulance. Si c'n'est pas malheureux !

Averti de façon énigmatique, un journaliste de *Ouest-France*<sup>1</sup> prenait des photographies, malgré les injonctions d'un brigadier qui le priait de quitter les lieux.

---

1. Ce quotidien est fondé en août 1944, succédant à l'Ouest-Éclair.

— John, je suis très en retard, mon père sera furieux, murmura Tiphaine au soldat dès qu'il se rapprocha d'elle.

— Tu devras dire la vérité à tes parents, bougonna-t-il. On serait déjà partis si tu n'avais pas reconnu la victime. Il fallait te taire, si tu étais tellement pressée.

Elle se mit à pleurer, blessée par son ton acerbe et par le regard dur qu'il lui avait adressé.

— Je n'y peux rien, il fallait que je leur dise, sanglota-t-elle. Quand ils l'ont sortie du dolmen, j'ai mieux vu son visage et je me suis souvenue d'elle. On était dans la même classe, au lycée.

— J'ai compris, j'ai écouté ta déposition, répliqua-t-il, morose.

— Grâce à moi, ils ont pu prévenir sa mère ! La pauvre, c'est terrible pour elle. Madalen était une gentille camarade. Tu te rends compte, John, nous avons le même âge, et on l'a tuée.

Il approuva d'un mouvement de tête un peu las. Un gendarme les rejoignit, un carnet entre les mains.

— Vous pouvez partir, major Russel, votre fiancée et vous. Le commissariat de Vannes va envoyer un inspecteur. Vous serez sûrement convoqués chez nous, à Auray.

— Merci, répliqua l'Américain. Sale histoire, n'est-ce pas ?

— Oui, ça va faire du bruit. Beaucoup de bruit, car le père de la victime était un résistant estimé. Il est décédé à la fin de l'année dernière, une maladie de cœur.

— Je ne le savais pas, c'est triste, déplora Tiphaine.

Le couple s'éloigna, sous le regard perplexe du gendarme. Ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait une fille du pays flirtant avec un des GI encore cantonnés en Bretagne. Les familles avaient beau veiller au grain, des relations amoureuses se nouaient à la faveur d'un bal, d'une sortie en ville.

— Ils ne s'ennuient pas, ces Ricains, lui dit un de ses collègues. Elle est plutôt jolie, la demoiselle, et pas du genre sérieux, si tu veux mon avis.

Goulven Jouannic déambulait dans la grande cuisine de la maison qui abritait sa famille depuis un siècle. De taille moyenne, trapu, musculeux, il portait une casquette sur ses cheveux roux, et un bleu de travail maculé de cambouis. Il tenait un garage en ville et se vantait d'avoir deux apprentis.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique, la gamine ? enragea-t-il pour la troisième fois. Il fait nuit, on l'attend pour souper. L'heure, c'est l'heure. Je vais lui serrer la vis, vous pouvez m'croire !

Il jeta un coup d'œil furibond aux deux femmes qui se trouvaient dans la pièce. Paule, son épouse, baissa la tête, prête à subir de nouveaux reproches. Mais Loïza, sa sœur, le défia de son regard gris-vert. C'était une belle femme de trente-cinq ans. Sa chevelure, d'un roux plus sombre que celle de son frère, était relevée en chignon.

— Tiphaine est en âge de s'amuser, Goulven, décréta-t-elle de sa voix grave, bien timbrée. Elle est allée à Auray à vélo, peut-être qu'un des pneus a crevé. Je t'avais averti, ils sont en piteux état.

Cette intervention acheva d'irriter l'homme. Il fronça les sourcils, passa un doigt à l'ongle noir le long de son nez court et large. C'était un tic chez lui, qui trahissait l'imminence d'un éclat de violence.

— Vas-tu faire la loi ici, Loïza ?

Il avait hurlé en tapant d'un poing énergique le bois de la table. Paule étouffa une plainte navrée.

— Je cherche des explications au retard de ma nièce, rien d'autre, répondit Loïza, en s'asseyant près de la fenêtre. Je ne veux pas faire la loi, mais j'ai le droit de donner mon avis. Et arrête de grimacer, tu fais peur à Luc, même s'il n'entend rien, il te voit, Goulven.

Loïza caressa la joue d'un garçon de onze ans, installé sur un tabouret bas. Il était occupé à polir un bâton en noisetier, à l'aide d'un carré de papier-émeri. Il frotta

son front contre la main douce qui le rassurait. Sourd et muet, très brun, Luc était un petit-cousin de Paule, recueilli au décès de ses parents.

— Tiens, la voilà, grogna le mécanicien.

Il avait aperçu sa fille par la porte vitrée. Tiphaine venait de ranger son vélo sous le hangar. Elle entra dans la cuisine en prenant une expression affligée.

— Je suis désolée, papa, dit-elle aussitôt. Mais je...

Goulven Jouannic, d'un tempérament sanguin, avait coutume de frapper d'abord et de discuter ensuite. Il gifla Tiphaine sans lui laisser l'occasion de justifier son retard.

— Oh non, geignit son épouse. Tu ne sais même pas ce qui s'est passé!

— Eh bien, elle va m'le dire! vociféra-t-il.

Tiphaine, le visage meurtri, considérait son père avec colère. Elle était terrifiée à l'idée de parler de John, de leur escapade, pourtant elle n'avait pas le choix.

— Oui, je vais te le dire! s'exclama-t-elle, affolée. Je suis fiancée au major John Russel et aujourd'hui, il m'a emmenée jusqu'à Erdeven, en promenade, dans une jeep de sa base. Voilà!

— Quoi?

Son père leva la main, mais la jeune fille recula prestement pour se réfugier à l'autre bout de la pièce. Les doigts crispés sur le dossier de la chaise qui la protégeait, elle ajouta, au bord des larmes :

— J'en ai assez de la vie que je mène ici! John et moi, on va se marier. J'irai habiter aux États-Unis, avec lui. Là-bas, j'aurai une machine à laver, un aspirateur, une maison rien qu'à moi, dans le New Jersey.

Les paroles de Tiphaine sidérèrent Goulven. Il resta un court moment ébahi avant de réagir.

— Ma Doué<sup>1</sup>, maugréa-t-il. Avoue donc que tu couches avec ce gars! J'vais te flanquer une rossée, tu t'en souviendras!

---

1. « Mon Dieu » en breton



# LARA



## La ronde des soupçons

*Bretagne, septembre 1946*

Lara, jeune femme au caractère passionné, tente d'oublier les années difficiles qui viennent de s'écouler. Malgré les blessures laissées par la guerre, la vie reprend lentement son cours, jusqu'à ce qu'un drame frappe la région : un corps inerte est trouvé sous un dolmen. La victime est vêtue d'une tunique blanche et a été égorgée. Pour Lara, cette terrible nouvelle s'avère d'autant plus bouleversante que l'homme qu'elle aime se trouve parmi les principaux suspects.

Qui a bien pu commettre ce geste odieux ? Cette histoire serait-elle liée à l'étrange vision de Lara le jour de la macabre découverte ?

*Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.*

